

Bibliothèque malgache / 61

Joseph Méry

**Un dieu
de mes amis**



Joseph Méry

Un dieu de mes amis

I

Les écrivains qui n'ont pas reçu du ciel le don de l'invention devraient habiter les villes maritimes. Lorsque le temps est favorable, une trentaine de navires arrivent à l'écrivain, les uns de l'Inde, les autres d'Amérique, et ils lui apportent des cargaisons de romans et de feuilletons, francs de port à la douane, et qui vont, hélas ! s'ensevelir dans les archives des chambres de commerce, si personne ne les accueille pour les livrer à la publicité. Un capitaine fait sa déclaration en style de capitaine, et cette déclaration est une Iliade ou une Odyssée beaucoup plus amusante qu'un poème épique. Le secrétaire de la chambre de commerce prend cette épopée, lui appose le sceau légal et la livre au ver du carton. Pendant que cent écrivains comme moi se brisent le front avec le poing pour en extraire un sujet absent, il y a des flottes marchandes qui débarquent à Marseille des tonneaux de sujets passés au vinaigre, et qui expirent sur le môle à côté d'une once triomphante d'indigo et de café.

Car la nature est obligée, par sa profession, de s'inventer des aventures à travers les océans et les archipels lointains, et la nature invente bien, croyez-moi ; elle prend plaisir à opérer des prodiges d'in vraisemblance pour amuser les veilles de ces pauvres marins qui lui font une cour assidue à la sueur de leur front ; elle jette à la pointe de chaque vague une anecdote, comme une feuille de journal, afin qu'elle soit ramassée au vol par quelque matelot conteur. L'Océan est une bibliothèque dans des rayons de soleil.

L'autre jour, je cherchais un sujet sur le bord de la mer, comme Boileau cherchait une rime dans son jardin, au temps heureux où les poètes cherchaient les rimes, et je ne trouvais que du sable ironique pour sabler un manuscrit impossible à créer. La Providence m'envoya mon ami Louis Bergaz, qui s'est promené toute sa vie de Marseille à partout : la mappemonde est clans sa tête ; si une comète anéantissait notre globe, Bergaz

le recomposerait de souvenir ; il a trois cent soixante-cinq anecdotes de rente à donner à chacun de ses amis.

Je lui exposai ma crise d'auteur stérile ; il eut pitié de moi, et il mit les deux Indes à ma disposition, et l'Océanie par-dessus le marché ; alors je choisis dans son répertoire universel la première histoire qui me tomba sous la main ; un volume in-octavo ! hélas ! j'en fais un feuilleton !

Le trois-mâts, *l'Érable* voguait vers Sumatra, venant de l'île de France (année 1818). Il allait vendre des meubles de la rue Vivienne et du faubourg Saint-Antoine aux nababs des îles de la Sonde, et demander en échange du café pour les digestions de Tortoni. La mer était d'un calme effrayant. La mer est une singulière chose ! Son repos est aussi terrible que sa colère : elle était donc unie comme un miroir sous la quille de *l'Érable*. Les marins disaient : Quel beau temps épouvantable ! et ils rongeaient leurs poings.

Le capitaine mit *l'Érable* en état de ration ; c'est l'état de siège des vaisseaux.

On avait épuisé les biscuits, les salaisons, les poutargues, les poules, les croûtes de Moullet, les tablettes de chocolat et les *conserves* de Colin, cette providence visible du marin affamé.

Le jour de l'Ascension arriva. Gomment célébrer cette fête ? On fouilla tous les recoins de *l'Érable* : disette et famine partout. Cependant le cuisinier, nègre de Madagascar, nommé Neptune, trouva un coq perché sur une vergue et pleurant son harem dévasté, comme Mourad-Bey après la bataille des Pyramides. On pluma le coq, et l'équipage mit le couvert.

On se réjouissait à l'odeur de la broche ; les passagers humaient la fumée au vol, et le capitaine faisait la sieste en attendant le dîner, trompant la faim par le sommeil. Le lieutenant veillait autour de la cuisine, pour repousser toute tentative violente de la faim, mauvaise conseillère toujours : *malesuada fames*.

Un cri déchirant de désespoir, un cri de nègre mordu par un serpent, fit trembler la cuisine métallique où le coq rôtissait. Neptune, pâissant d'effroi sous l'ébène de son visage, sortit de l'officine, les mains crispées dans les touffes de ses cheveux crépus. L'équipage crut que le cuisinier avait mangé le coq par distraction et en détail, et qu'il demandait grâce pour l'inexorable exigence de son estomac. Hélas ! le pauvre cuisinier n'avait pas commis ce crime ! L'excès d'attention amène souvent le même résultat que la négligence dans le domaine des cuisiniers. Le coq, notre dernière ressource, était brûlé de la tête aux pieds, brûlé à l'état de charbon !

Oh ! qu'il est terrible, un accès de colère chauffée au soleil de l'équateur ! Le lieutenant poussa le cri du tigre frustré de sa proie, et, saisissant un large couteau, il se précipita sur Neptune... Au même moment, le passager Louis Bergaz se jeta devant le nègre pour parer le coup mortel. Le nègre fut sauvé, mais Bergaz reçut dans son avant-bras la pointe du fer, et le sang rougit bientôt le pont de *l'Érable*. Si les autres passagers n'eussent pas à leur tour retenu Bergaz, tout blessé qu'il était, il aurait lancé le lieutenant à la mer. Quant au pauvre Neptune, il tomba aux pieds de son sauveur, et mouilla ses pieds des larmes de la reconnaissance.

Après cette scène, les habitants de *l'Érable* se résignèrent et continuèrent de souffrir les horreurs de la faim jusqu'à Sumatra.

Quatre ans écoulés, Louis Bergaz dînait à la table d'hôte de la pension anglaise à Batavia. Il y avait parmi les convives deux savants et un philanthrope, commissionnés par divers gouvernements. Au dessert, le nom de Bergaz ayant été prononcé à haute et intelligible voix, le plus âgé des savants, jusqu'à ce moment courbé sur son assiette, releva vivement la tête et dit :

« Qui se nomme Bergaz ici ?

— Moi, répondit mon ami.

— Ah ! c'est drôle ! dit le savant, vous avez le même nom qu'un dieu de Madagascar.

— Il y a un dieu qui se nomme Bergaz ! dit Bergaz en souriant.

— Bergaz, dit le savant, B.E.R.G.A.Z.

— Un faux, dieu, sans doute ? demanda l'autre savant.

— Cela va sans dire, » remarqua le philanthrope.

Tous les convives, plus ou moins athées, comme tous les voyageurs indiens, lancèrent à mon ami Bergaz un oblique regard de dédain. Cet incident n'eut pas de suite. On acheva de dîner.

Le lendemain, à la même heure, le savant remit à Bergaz un numéro de l'*Asiatic Review*, et lui dit :

« Voici ce que j'ai écrit à Madagascar sur le dieu Bergaz, dans une lettre envoyée aux sociétés savantes de Londres et de Paris ; vous pouvez garder cet exemplaire comme souvenir. »

Bergaz remercia le savant et lut cet article :

« La population de Madagascar offre un mélange d'Africains, d'Arabes et de Madécasses ; ces derniers peuplent en grande partie le royaume des Ovas, qui est gouverné par une reine. Les Madécasses diffèrent de la race éthiopienne par des caractères physiques et moraux très-particuliers. Ils sont doux, humains et hospitaliers, mais extrêmement belliqueux, parce que la guerre leur donne des esclaves.

« C'est à tort qu'on a prétendu que les Madécasses adorent le diable et qu'ils ont à Teintingue un arbre consacré à cette divinité. Les Madécasses n'ont qu'un temple, il est dédié au dieu Bergaz (BER, *source* ou *puits*, du chaldéen, et GAZ, *lumière*, du madécasse) ; ils sont fort dévots à cette divinité, et ils lui sacrifient un coq, comme les anciens Grecs à Esculape. Tant il est vrai que les superstitions et les langues sont liées entre elles par un chaînon mystérieux que les mers, les montagnes et les siècles n'ont jamais pu briser ! »

Cette dernière réflexion philosophique frappa mon ami Bergaz.

« Vous ne sauriez croire, dit le savant, combien ces rapprochements, découverts par nous au prix de tant de fatigues, font faire des pas à la science ! Qui se serait douté que le mot *ber*, le mot fondamental de la langue hébraïque, fût arrivé d'Adam à Madagascar ! Inclignons-nous devant ces mystères, et taisons-nous ! »

Bergaz s'inclina et se tut.

Les soins du commerce firent bientôt oublier à Bergaz et l'article et le savant.

II

Neuf mois après cet incident vulgaire dans une vie indienne, Bergaz allait acheter du bois d'ébène au cap Sainte-Marie de Madagascar, lorsqu'une tempête força le vaisseau qu'il montait à relâcher à Simpai, sur la côte du royaume des Ovas.

Pendant que l'équipage réparait les avaries du vaisseau, Bergaz, suivi de son domestique, entra dans la campagne pour l'explorer. Il n'y a point de bêtes féroces à Madagascar ; c'est un pays où l'Européen trouve la sécurité dans ses promenades ; il n'y a que des fièvres terribles, qui tuent le malade du jour au lendemain. Les forêts sont pleines de ces fièvres intenses, mais on n'y rencontre pas l'ombre d'un lion.

En sa qualité de Marseillais, Bergaz se livrait aux délices de la chasse dans cette île bienheureuse où la grive, la perdrix, la caille, le faisan, pullulent comme les cigales à Montredon, au mois d'août. Sur la lisière d'une forêt de bambous, notre chasseur vit quelques naturels du pays prosternés devant une grande cabane.

Ces naturels psalmodiaient un hymne d'une voix traînante, et à chaque refrain le nom de Bergaz revenait si distinctement que mon ami n'en perdait jamais une syllabe, « Ah ! dit-il, voilà le temple de ce dieu Bergaz dont me parlait un savant à Batavia. »

Bergaz fut poussé par une curiosité bien naturelle ; il voulut voir l'intérieur de ce temple, espérant même y découvrir l'idole Bergaz.

Son espoir ne fut pas déçu. Le temple, dans ses quatre murs de bambous cimentés à l'argile, n'avait aucun ornement, mais dans le fond s'élevait sur un piédestal la statue du dieu Bergaz, et sa physionomie et son attitude frappèrent vivement mon ami.

Le dieu Bergaz n'était pas un chef-d'œuvre d'art, mais il était encore bien supérieur de ciselure aux idoles d'Ea-eï-nomove et de Ta-vaï-poeen-na-moo, dans la Nouvelle-Zélande, lesquelles, comme chacun sait, représentent grossièrement le triple symbole de la force qui engendre, parle et frappe ; encore une trinité mystérieuse, née au bout du monde ! Le dieu Bergaz se rapprochait davantage du sentiment de l'art européen ; d'abord, il était vêtu à l'européenne, chose rare chez un dieu indo-africain ; il portait un chapeau de paille de riz à larges ailes, une large cravate rouge de Madras, nouée à la Colin ; une chemise bleue, un large pantalon de basin anglais, et une veste de coutil. Il était posé dans l'attitude d'un homme qui arrête un coup meurtrier, et son bras droit avait de larges taches de sang.

Mon ami Bergaz, en détaillant les traits du visage de ce dieu homonyme, leur découvrit une certaine ressemblance avec les siens : comme lui, ce dieu avait de larges favoris réunis massivement sous le menton ; et en 1818, dans la mer des Indes, mon ami Bergaz était le seul portant une barbe de cette façon. Quant au costume du dieu, il était absolument le même que celui de mon ami à bord de *l'Érable*. Plus de doute, ce temple s'élevait à la mémoire de mon ami Bergaz. Toute incertitude sur ce point fut levée lorsque Bergaz reconnut sur le cou du dieu sa propre cravate rouge, marquée L. B., qu'il avait donnée à Neptune, le cuisinier.

En ce moment une procession de naturels entra dans le temple. On alluma du bois dans un réchaud, on déposa un coq sur la flamme, et on le brûla devant le dieu, aux acclamations des adorateurs.

Mon ami Bergaz n'eut pas la force de garder son air sérieux devant cette cérémonie religieuse ; il poussa un imprudent éclat de rire marseillais qui ébranla les murailles de bambous.

À cette explosion d'irrévérence, les sectateurs du dieu Bergaz sortirent de leur mansuétude ordinaire ; ils se précipitèrent avec des cris de fureur sur mon ami, et ils s'apprêtaient à le sacrifier comme un coq pour apaiser la divinité outragée, lorsqu'un bruit de cymbales annonça l'arrivée du chef de la tribu. Louis Bergaz ne riait plus, et, dans cet

extrême danger, il eut recours à une hypocrisie bien excusable : il se prosterna devant le dieu et manifesta le plus vif repentir.

Le grand prêtre de Bergaz reçut le chef de la tribu à la porte du temple, et lui fit son rapport sur le sacrilège de l'Européen. Le chef bondit de rage et, saisissant un *cri* malais, il courut sur l'infâme profanateur.

Mon ami se retourna vivement au bruit des pas du chef ; deux cris de surprise éclatèrent, l'arme tomba des mains noires qui la brandissaient. Le chef était aux pieds de mon ami Bergaz. Le grand prêtre faisait une pantomime qui signifiait : Quel est donc ce mystère ? Et les chœurs répétaient la pantomime, comme dans un ballet.

Louis Bergaz releva le chef roulé dans la poussière, et, désignant la statue, il l'interrogea par son geste. Tirant de sa poitrine un soupir énergique, le chef s'écria :

« *Napa Bergaz moun dié ?* (Eh ! Bergaz n'est-il pas mon dieu ?)

— Ce bon Neptune ! » dit mon ami ; et il serra les mains de l'ex-cuisinier.

Cependant, ainsi que l'exigeaient les convenances religieuses du pays, et sur la prière de Neptune, mon ami Bergaz, avant de quitter le temple, se prosterna dévotement devant sa statue ; il s'adora quelques instants, et sortit avec l'ancien cuisinier Neptune, qui l'avait invité à dîner à son palais.

Chemin faisant, Neptune conta son histoire en deux mots à Bergaz. Le puissant Radam, souverain de Madagascar, avait enfin conclu un traité de paix avec son implacable ennemi, René, ce corsaire qui désolait l'île. René avait une femme de génie, qui fut nommée reine des Ovas par un édit de Radam, et cette reine était sœur de Neptune, l'ex-cuisinier de *l'Érable*. Assise sur le trône des Ovas, elle avait retiré son frère de la domesticité, et lui avait donné le commandement absolu de la petite province de Simpaï. Investi de cette dignité, Neptune éleva un temple à mon ami Bergaz ; ce fut son premier acte de souveraineté. La reconnaissance est une vertu noire, comme l'ingratitude est un vice blanc.

III

Je remerciai vivement mon ami de son histoire, et il me dit :

« Croyez que j'ai ri longtemps de cette aventure, et que dans mes nombreux voyages sur la mer indienne j'ai souvent excité une gaieté folle quand je la racontais dans les veillées du bord. Aujourd'hui je ne sais pourquoi ce souvenir ne me paraît plus aussi plaisant. Quand je me promène sur le rivage de la mer, je me laisse involontairement attendrir à l'idée que suis adoré comme un dieu de l'autre côté de ces eaux, à l'autre bout du monde, dans une île qui tue les Européens. Il me semble parfois que les vagues m'apportent le refrain du cantique entonné en mon honneur :

Ô Bergaz ! écarte le serpent et le tigre,
Et donne-nous une bonne moisson de riz.

Alors j'écoute et je fais des vœux pour que les vœux de ces pauvres gens soient exaucés. Quant au serpent et au tigre, je suis fort tranquille, on n'en a jamais vu à Madagascar, et probablement il n'y en aura jamais. Je ne m'inquiète que de la récolte du riz.

« Ce qui me fait rire quelquefois, c'est de me voir prendre ainsi par distraction ma divinité au sérieux. Lorsqu'il m'arrive un de ces intolérables malheurs qui troublent l'existence du riche ; lorsque ma pendule s'arrête dans la nuit, lorsque mon habit neuf reçoit une tache, lorsque le vernis de ma botte s'écaille subitement, lorsque je perds la clef de mon secrétaire et que toutes mes recherches sont inutiles, lorsque les voisins parlent à mon oreille au quatrième acte des *Huguenots*, lorsque Eugène Sue me dit : *La suite à demain*, pour m'apprendre ce que devient *Mathilde* ; enfin, dans ces mille circonstances éparses dans la vie où chacun se considère comme le plus infortuné des hommes, heureux pour ma part, je me console en

tournant mes yeux vers l'hémisphère où brille la Croix-du-Sud ; je vois ma statue adorée par les fidèles sectateurs du culte bergazien ; j'écoute la prière qu'ils m'adressent avec leur foi naïve ; et, même seul dans ma chambre, je me surprends dans l'attitude de l'idole, telle que je l'ai vue sur son piédestal de bambous. Ô vanité ! »

Pendant qu'il me parlait de sa divinité et des temples élevés en son honneur par les braves nègres de Madagascar, Bergaz avait conservé sur ses lèvres le sourire de l'homme d'esprit qui sait le prix qu'on doit ajouter à toutes les fatalités humaines. Mais à ces derniers mots sa voix se voila tout à coup et le sourire disparut un instant.

L'heure de la bourse et des affaires réclamait Bergaz.

Je serrai la main que m'offrait mon ami, et je lui chantai, en le quittant, le refrain : *Ô Bergaz, écarte le serpent*, sur un air inconnu.

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'édition originale des *Contes et nouvelles* (Paris, Librairie de L. Hachette & C^{ie}, 1860, deuxième édition).

La mise en page doit tout au travail du groupe *Ebooks libres et gratuits* (www.ebooksgratuits.com/) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le soixante et unième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, septembre 2011